

Le Bonheur, un film d'Agnès Varda

Fernand Ouellette

Volume 7, Number 5 (41), September–October 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59988ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1965). Le Bonheur, un film d'Agnès Varda. *Liberté*, 7(5), 428–432.

Le Bonheur, un film d'Agnès Varda

*"Ce qu'il y a d'admirable dans le bonheur
des autres, c'est qu'on y croit."*

Proust

*"... ce prolongement, cette multiplication
possible de soi-même qu'est le bonheur."*

Id.

*"La jouissance du bonheur amoindrira tou-
jours le bonheur."*

Balzac

"O Beauté toujours seule au milieu de l'esprit..."

Pierre Jean Jouve

Thérèse, l'épouse, est un tournesol; Emilie, la maîtresse, une biche blonde; François, l'époux-amant, un comptable des bonheurs, un "sage", un "Petit Prince" amoureux des pommiers blancs. Tout le film est un lent carroussel d'oiseaux, de fleurs et de miel, qu'inonde une lumière diffuse, si joyeuse, qu'on sent qu'elle vient de passer par tout le blé de la terre. Dans quel Jardin sommes-nous, pour qu'un tel soleil nous atteigne?

Des enfants gravitent autour d'une mère, et la belle constellation autour d'un père à l'odeur des copeaux de bois. Avec quelle limpidité et quelle ferveur ils font l'amour sous les arbres ou dans leur nid.

1. *Scénario: Agnès Varda*

Images: Jean Rabier et Claude Beausoleil

Décor: Hubert Bonloup

Musique: Mozart

Montage: Janine Verneau

*Interprétation: Jean-Claude Drouot, Claire Drouot, Marie-France Boyer,
Sandrine et Olivier Drouot, Paul Vecchiali.*

Production: Parc Film, 1964.

Et voilà que se forme le triangle le plus étrange... Une postière surgit; l'amour surgit. Un autre bonheur "s'additionne". François (dira-t-il à sa femme) est plus grand d'un autre don. Il va de pique-nique en pique-nique, de Thérèse à Emilie (qui d'ailleurs se ressemblent) avec la même pureté et la même fièvre. Deux lits de fête où la chair illumine ces êtres. Seins de l'Epouse, seins de la Maîtresse, beau champ de fruits chauds et ensoleillés pour la joie du mâle, pour une belle épiphanie de la vie.

Or, François révèle à sa femme l'existence d'un autre bonheur. Par innocence profonde, il affronte la terrible tragédie. Il espère même que l'amour de sa femme se hissera à la dimension du sien qui vient de s'accroître. Mais, qu'elle en exprime le désir, il se séparera du nouvel être qu'il aime. Le visage de Thérèse s'assombrit, comme s'il sortait douloureux d'un tableau de Rembrandt. Mais très vite elle dissipe l'abîme, en répliquant par un acte de gloire. Alors, parmi les herbes, pendant que sommeillent les petits sous la moustiquaire, elle se donne à François avec une passion plus forte, comme si elle pouvait démesurer davantage sa présence chaleureuse, ou encore faire éclater le noyau dense d'où irradie son âme. Lorsque François se réveille, il est seul. Au terme d'une recherche fébrile, il retrouve son aimée, une fleur à la main, noyée blanchâtre dans sa robe fleurie. Il s'efforce, en l'étreignant, à ressusciter son Ophélie. Pauvre petit Orphée, qui ne peut franchir le seuil du silencieux Royaume . .

Or, baigner profondément, depuis le début, dans une lumière si miraculeuse, si mozartienne, n'était-ce pas déjà s'habituer à la mort? à la catastrophe? à la nécessité de la fin d'un cycle? Seul l'infini eut raison de souligner qu'il a senti la mort, dès que Mozart est apparu. Il n'y a pas d'être lumineux qui soit plus frère de la mort; même *Séraphita* "brisant son enveloppe, pour monter aux cieux". Aussi, tant de blancheur appelait la suprême ténèbre. C'était une dialectique inhérente au risque (même sur le plan des sensations et des perceptions) qu'avait pris la cinéaste. En s'imprégnant d'or, Agnès Varda absorbait le violet.

La Maîtresse est à la fois malheureuse et heureuse de la mort de l'Epouse. Elle n'ignore pas la qualité du lien qui vient de se rompre. Et peut-être que, pas plus que l'Epouse, elle n'acceptait ce partage, cette bipolarité. Mais l'Amant reviendra à l'automne pour la noce intime. Les petits retrouveront une mère aussi attentive. Ensemble ils retourneront dans les clairières. Cependant, la lumière n'est plus de blé. A l'automne, elle a la densité mûre

de l'or. Tout est plus immobile. Les fleurs sont mortes, lorsque l'on retirera la robe à fleurs de la Morte. François est moins exubérant et plus solitaire. Quelque immense absente glisse toujours parmi ces arbres et ces feuilles. Qu'importe! La métamorphose s'accomplit. Un autre cycle débute: le carroussel du bonheur reprend son mouvement, les mains se nouent, la constellation monte à l'horizon. Il faudrait être à la fois Renoir et Rembrandt, pour vous faire voir la majesté sereine d'une forêt qui largement respire de l'or et de l'amour.

II

Balzac a dit d'un être comme François: "Un homme habitué à faire de son âme un miroir où l'univers tout entier vient se refléchir, manque nécessairement de cette espèce de logique, de cet entêtement que nous avons nommé du *caractère*... Il se passionne comme un enfant pour tout ce qui le frappe..." Toutefois, François ne manque pas de caractère. Il aime "avec idolâtrie", mais ne quitte pas "sa maîtresse sans raison apparente". De même lorsque Balzac écrit: "Hommes et femmes peuvent, sans se déshonorer, concevoir plusieurs passions, il est si naturel de s'élancer vers le bonheur! mais il n'est dans la vie qu'un seul amour."; cela ne cerne pas la singularité psychologique de François. Nous nous confrontons ici à un homme qui est d'un autre univers psychologique. Car non seulement François saisit le bonheur, a faim de tous les êtres, presque gloutonnement, mais il croit sincèrement à son pouvoir d'aimer *simultanément* plusieurs femmes. Il n'accepte que le signe. Il refuse de dissocier. C'est un dionysiaque qui a la candeur d'un apollinien. Or l'Amant et l'Amante ont la même vision. L'Epouse, elle, par contre, est un soleil concentré. Ardente, elle vit un bonheur qu'elle fonde sur un amour unique. Tout s'écroule, malgré la magnimité de son âme, dès que cette certitude est lézardée, remise en question. Elle est soeur d'une héroïne balzacienne, dans un univers qui ne l'est pas. Et pourtant, pas plus que François et Emilie, elle n'appartient à notre monde. Or, c'est dans cette perspective, en considérant la dimension psychologique de l'être humain avec des yeux balzaciens ou mauriaciens, qu'on a dit que ce film était "choquant", audacieux par sa franchise. *Mais il n'en est rien*. Agnès Varda ne s'aventure pas dans ce labyrinthe. Tout est sensations. Et qu'il est vain de se mesurer à des personnages qui modulent la lumière! Ils n'existent

que si on les écoute, les regarde, les aime comme un beau tour-
nesol. L'analyse n'a aucune prise sur eux. Qui peut analyser la
blessure de l'air que râpe l'écorce du plus bel arbre? Il s'agit ici
d'un songe où la tragédie effleure les hommes, mais ne les détruit
point. Même si, d'une certaine façon, l'Épouse vit en deçà de ce
songe, ou plus exactement dans l'espace aussi merveilleux de son
propre songe, elle réussit à nous échapper. Elle monte, monte
vers le soleil, mais n'a qu'une racine. Elle est toute verticalité.
C'est en cela que ces personnages du film ne se meuvent pas tout
à fait dans la même sphère. C'est par cette tension entre eux, que
nous percevons plus clairement deux facettes du bonheur. C'est
pourquoi, malgré tout, quelque ambiguïté subsiste.

III

Tout, dans ce film, est métamorphosé par la poésie. C'est par
elle, en elle que s'impose l'unité du film. On peut certes parler
ici d'exorcisme, de rédemption par la couleur, par la beauté d'une
matière transparente, glorieuse, dirait Jouve. Même la nuit est
fraîche et pascal. Que François aille vers l'épouse ou vers l'A-
mante, comment peut-on être offusqué? Que l'Épouse se suicide?
Ne serait-ce pas, dans l'aveu de sa faiblesse la plus secrète, l'of-
frande la plus faste de son être? Qui peut dire qu'elle ne peut
assumer la spontanéité de son acte magnanime, et surtout le
moment de sa magnanimité? Qui peut dire que son intuition du
bonheur est moins profonde et moins large? Qui peut dire que
son rêve n'est pas aussi lucide et extraordinaire? Cette femme
est-elle vraiment une musique qui n'a pas su vivre le mode mi-
neur? Car, ne l'oublions pas, dans ce monde tout est musique, et
toute musique est touchée par la fée. Ce n'est pas un regard
douloureux, ce n'est pas une mort qui tue la musique. Que l'âme
soit en joie ou en souffrance: la musique ne peut que la transfi-
gurer. La morte est belle, lorsqu'elle descend en musique, comme
le plus beau lotus d'Orient. D'ailleurs, il suffit d'écouter la lumi-
nosité des feuilles... Non! il n'y a pas de mal, il n'y a pas de
désespoir, s'il y a quelque tristesse, chez ces êtres. Il n'y a pas
de remords, de culpabilité, ni de punition: il ne peut pas y avoir
de "péché", ni de morale, dans ce conte de l'innocence. C'est une
boîte à musique qui a capté l'aube. Agnès Varda part peut-être
d'une "photo de famille", ou bien d'une "saison sublime" au
bord de la Loire. Qu'importe! Elle nous transmet son plus beau

songe, la belle rose qui a poussé dans son âme, comme si elle revenait d'un Jardin d'après l'Histoire. Que de frémissements, que de contemplation, que d'émerveillement dans cet oeil! Elle nous dévoile son état de grâce "laïque".

Toutefois, si vous vous égarez, si vous sortez de cette vision, de cette quatrième dimension, où tout n'est que lumière une et continue: **les griffes reprennent la parole**. Tout devient faux. Tout s'effrite. Seule la lumière peut assumer l'innocence. Car si dans le **Bonheur** tout est innocence, c'est que tout est lumière et musique. Hors d'elles, il n'y aurait que des ombres qui s'amuseraient à nous cravacher.

IV

Malgré tout, il est possible que l'image même d'un bonheur de songe devienne tellement insupportable pour les êtres blessés que nous sommes, qu'alors son déroulement soit une lente cruauté, telle une lame d'acier qui chercherait longuement notre coeur. La recherche du bonheur est-elle le supplice le plus raffiné que l'homme ait trouvé pour noblement souffrir comme humain, et ainsi s'éloigner de la bête; ou bien serait-elle la voie naturelle, le couronnement d'une morale où tout acte serait bon, parce qu'essentiellement innocent? Quelle que soit sa forme, le bonheur ne peut être qu'un pôle d'une tension, d'un mouvement intensément dialectique. Il y a une sorte d'antinomie entre le bonheur et la sensibilité lucide. Plus grande est la sensibilité, disait Léonard de Vinci, plus grand est le martyr. En effet, plus lumineuse est l'idée et la projection qu'on se fait du bonheur, plus sa privation est ressentie comme une déchirure, plus elle manifeste la qualité de la sensibilité de celui qui le songe. En exaltant la lumière, l'oeil intuitif d'Agnès Varda met à nu sa passion, son courage et son martyr. Car nul n'apprivoise le soleil, ni même un tournesol, sans accepter maints tourments et brûlures. Et, en définitive, chercher le soleil, est peut-être l'acte le plus vivant, le plus radicalement humain.

Fernand OUELLETTE